

# Justes parmi les Nations et réseaux juifs de résistance

PAR LUCIEN LAZARE

Elle était la veuve de Philippe Roques, secrétaire de Georges Mendel. Enfermé sans jugement au Fort du Portalet, puis livré aux Allemands en novembre 1942, le leader politique juif fut restitué aux Français en juillet 1944 et aussitôt assassiné par la Milice. Quant à Philippe Roques, chargé d'une mission de liaison avec le général de Gaulle, il partit en mars 1943 pour l'Espagne d'où il comptait rallier Londres par avion. Mais arrêté en route par la Gestapo, il fut exécuté.

Yvonne apprit la tragédie faisant d'elle une très jeune veuve à Juan-les-Pins. Elle y résidait avec sa fillette âgée de trois ans. Encriente, elle mit au monde sa seconde fille quelques mois plus tard. C'est l'automne de l'année 1943. L'armée italienne qui occupait la région vient de refluer en panique, aussitôt remplacée par l'armée allemande, escortée par la Gestapo. Alois Brunner a pris la tête d'un commando qui se livre à une impitoyable chasse aux Juifs, à Nice et ses environs. Galvausée par une surprenante force vitale, résolue à servir la même cause que son mari, Yvonne Roques se trouva sans tarder au service d'un réseau de résistance qui opérait à partir du palais épiscopal de Nice.

L'évêque, Mgr Paul Rémond, était bien connu pour sa fidélité au Maréchal Pétain, ce qui était d'ailleurs la norme dans l'épiscopat français. Mais il était aussi un patriote intransigeant. Son conformisme politique lui servit à traquiller une opération d'en-

vergure de mise en échec des projets allemands.

L'évêque de Nice avait en effet mis les locaux de son palais et une partie de son personnel au service d'un réseau juif de résistance consacré au sauvetage d'enfants. Il s'agit du « circuit Marcel », lui-même associé au « circuit Gareil », dépendance clandestine de l'OSE, opérant dans l'ensemble de la zone sud. Fondé par Moussa Abadi, homme de théâtre, et Odette Rosenstock, jeune médecin, le circuit Marcel a pris en charge, caché et sauvé 527 enfants. Devenu Monsieur Marcel, tandis qu'Odette avait pris le nom de Sylvie Delattre, Moussa était porteur d'un certificat établi par Mgr Rémond disant qu'il « était attaché au Secrétariat de l'Inspection de l'enseignement libre et s'occupe de l'évacuation des enfants du Diocèse, conformément aux instructions préfectorales et diocésaines ».

Yvonne Roques prospectait des familles d'accueil et des institutions pour placer des enfants juifs. Elle les y convoyait personnellement. Parfois, elle cacha de très jeunes enfants chez elle jusqu'à ce qu'on leur trouve un refuge. Elle sauva ainsi une centaine d'enfants âgés de 18 mois à quatorze ans. L'une de ces enfants, Régina Zimmerman, témoigna après la guerre qu'Yvonne Roques l'avait hébergée avec sa mère, sa grand-mère, son frère et ses deux oncles. Odette Rosenstock accomplissait les mêmes missions. En avril 1944, elle fut arrêtée par la Milice, ainsi qu'une autre assistante juive du circuit Marcel, Huguette Wahl. Les deux furent déportées et seule Odette survécut aux camps d'extermination. Yvonne Roques courait le même risque. De même d'ailleurs qu'Alban et Germaine Fort, à la

tête d'un horn, « Le rayon de soleil », dans la périphérie de Cannes, qui a caché 33 enfants juifs sauvés par le circuit Marcel.

Sans de tels soutiens impliquant des dangers majeurs, mais dont la plupart sont restés anonymes, l'action du réseau juif de résistance dit « circuit Marcel » eût été d'une insigne précarité. Yvonne Roques, Alban et Germaine Fort et bien entendu Mgr Paul Rémond portent chacun le titre de Juste parmi les Nations décerné par Yad Vashem à Jérusalem.

Chacun des réseaux juifs de résistance a bénéficié dans son action de sauvetage de l'aide, le plus souvent héroïque, de Françaises et de Français de toutes conditions, bien décidés à agir en faveur d'hommes, femmes et enfants, en péril parce que Juifs. Ne sont connus que ceux à qui a été décerné le titre de Juste. Toutes ces opérations se déroulaient dans l'ombre de la clandestinité. Leurs héros, les sauveurs de Juifs, accomplissaient ce qu'ils estimaient être leur devoir élémentaire d'être humain, tendant une main secourable à un autre être humain. Ils n'ont pas cherché à se mettre en valeur, rien demandé, rien revendiqué. C'est pourquoi tant d'entre eux sont restés anonymes. Au stade actuel, plus de 2 000 personnes ont reçu ce titre, 20 000 dans l'ensemble de l'Europe jadis occupée. C'est une minuscule minorité, même si on y ajoute les nombreux milliers de sauveurs restés inconnus. La plupart d'entre eux n'ont jamais eu de contact avec les réseaux juifs de résistance, mais ont agi isolément, sans y être préparés, au gré des circonstances, parfois en faveur de personnes dont ils ignoraient même l'existence.

Revenons cependant à ceux des sauveurs qui ont aidé la clandes-

tinité juive organisée, auxquels sont consacrées ces quelques colonnes. Un gros volume ne suffirait pas pour en relater l'histoire exhaustive. Aussi faudra-t-il dans ce cadre se contenter de quelques exemples.

Lucie Chevalley-Sabatier présidait à Paris le SSAE, un service social d'aide aux émigrants, œuvre privée reconnue d'utilité publique. Le SSAE devint par la suite une direction au ministère du travail. De par son statut, ce service ne pouvait pas soutenir des familles de fusillés ou d'autres victimes de la répression, par exemple les personnes exclues de leur emploi en vertu des lois antijuives. Mme Chevalley-Sabatier était sensible à la détresse de ces familles. Dans une première phase, dès 1941, elle a soutenu David Rapoport, animateur du réseau juif « Rue Amelot ». Elle a par exemple effectué des navettes entre Paris et la zone sud, faisant office de courrier pour approvisionner le réseau Rue Amelot en informations et en argent que lui remettaient les clandestins de la Fédération des Sociétés xxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxx 1 ligne illisible xxxxxxxx xx service parallèle et secret du SSAE, baptisé « Entraide temporaire ». En liaison avec la Rue Amelot, l'OSE et l'UJRE (Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide, issue en 1943 du réseau communiste juif « Solidarité ») ce nouveau service se consacra au sauvetage d'enfants juifs. Sa fondatrice avait fait appel à des amies et connaissances fortunées, réunissant catholiques, protestantes et juives, grâce auxquelles de riches particuliers et de grandes entreprises versèrent des fonds. Au total, l'Entraide temporaire a pris en charge et placé 500 enfants juifs, tous sauvés. Elle n'a subi aucune perte.

Aîné de quatre enfants, né en 1928 de parents polonais, Robert Frank est le seul survivant de sa famille, déportée à Auschwitz. Il doit d'avoir survécu à l'Entraide temporaire. Retiré au prix d'une grande ingéniosité d'un internat juif, l'École de Travail, 4 bis, rue des Rosiers, à Paris, Robert, alors adolescent de 15 ans, témoigne : « J'[ai été] scolarisé dans une école privée du XI<sup>e</sup> arrondissement, 204, bd Voltaire, dirigée par Madame Vallon, à laquelle je m'attachai profondément. Elle me prit chez elle avec un autre enfant juif orphelin et nous vécûmes dans son intimité jusque bien après la guerre. N'oublions jamais que tous les enfants et adolescents de l'École de Travail et autres maisons d'enfants, qui n'ont pu avoir la chance d'être sortis de ces maisons par des organisations clandestines, ont tous été déportés en 1944. » Robert a fait une carrière de médecin. Yad Vashem a décerné à Lucie Chevalley-Sabatier le titre de Juste parmi les Nations. Xxxx xxxx xxxx Xxxxx xxxxxx illisible xxxxxx xxxxxxxxxxxxxxxx xxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxx xxx. En charge par l'Entraide temporaire, Robert Frank avait été un pupille du réseau « Rue Amelot ».

« La scène se passe au camp de Domart en Picardie [en juillet 1940]. Nous sommes quarante mille environ; nous avons été Anglais, ou Français, ou même étrangers (Juif russe, je combats sous l'uniforme français). [...] Un grand gaillard hirsute, au poil roux, se dresse devant moi. - Mon vieux, tu vois ce bout de pain, de l'autre côté du ruisseau? - Et bien? - Tu ne crois pas qu'il y aurait moyen de le chercher? - Écoute, mon vieux, tu sais qu'en principe, on n'a pas le droit de franchir la barrière. Je vais aller causer avec

la sentinelle, tâche de faire vite. J'espère qu'on ne te tirera pas dessus. C'est ainsi que j'ai fait la connaissance d'Oswald Bardone, soldat du 4<sup>e</sup> génie (31<sup>e</sup> division d'infanterie alpine), ouvrier métallurgiste, cordonnier et chef d'orchestre dans le civil. » L'auteur de ces lignes, l'historien Léon Poliakov, y relate des souvenirs de son évvasion de captivité (voir *L'Auberge des Musiciens. Mémoires*, Paris, 1981, p. 69). Quelques semaines plus tard, les ex-prisonniers de guerre Léon et Oswald se séparaient à Paris.

Oswald et sa femme ouvrirent un café-restaurant-épicerie à la Ricamarie, près de Saint-Étienne. Léon Poliakov rallia quant à lui un réseau juif clandestin, le Groupe d'action contre la déportation, plus connu sous le nom de « Service André ». Animé par Joseph Bass, le réseau fournissait de fausses cartes d'identité et des cachettes sûres à des Juifs de tous âges. Accueilli par le couple Bardone à La Ricamarie, Poliakov était devenu Robert Paul, prisonnier évadé, serveur de restaurant muni d'un certificat de travail signé par Oswald Bardone. Au début de 1944, Joseph Bass obtint des Bardone l'autorisation d'établir chez eux son quartier général. Les membres du réseau aidaient des Juifs de Marseille à s'enfuir pour se réfugier dans le Massif central. Le café Bardone servait de relais pour ces réfugiés qui pouvaient s'y restaurer et même y dormir quelques nuits. Poliakov raconte dans ses *Mémoires* que les Bardone avaient accompli diverses missions aussi difficiles que périlleuses pour le compte de ce réseau, par exemple escorter des enfants juifs pour les mettre à l'abri chez des paysans dans de petits villages de montagne, le tout à titre gracieux. En été 1944, Oswald fut arrêté par la

Gestapo alors qu'il effectuait une mission pour le Service André. Il sortit de prison peu avant la libération de la région. Yad Vashem a décerné au couple Oswald et Léa Bardone le titre de Juste parmi les Nations.

Le même hommage a été rendu à Marinette Guy et Juliette Vidal. Les deux jeunes femmes exerçaient leur activité non loin de La Ricamarie, à Saint-Etienne. Elles y dirigeaient le dispensaire de l'« Aide aux mères », centre de protection maternelle et infantile. Actives dans le mouvement scout « Guides de France », Marinette et Juliette avaient créé de solides liens avec des membres des « Éclaireurs israélites de France ». Or ces dernières, les aînées parmi elles, avaient pris des responsabilités dans des réseaux juifs clandestins, la « Sixième », ainsi que le « circuit Garel » constitué en marge de l'OSE, et même l'OSE « parallèle ». L'objectif de ces réseaux était le sauvetage d'enfants et adolescents juifs. « L'Aide aux mères » servit d'abri de transit aux convois conduits par les membres de ces réseaux juifs. Malgré la proximité géographique de ces deux centres, l'Auberge des Musiciens du couple Bardone et le dispensaire de Marinette Guy et Juliette Vidal ne se connaissaient pas. Les règles de la clandestinité exigent un strict compartimentement. Cette règle, il est vrai, a été appliquée avec une rigueur relative dans plusieurs réseaux juifs. L'une des raisons en était que nombre de leurs agents avaient constitué antérieurement des groupes de camarades liés par une réelle familiarité. C'est ainsi qu'une partie notable de ceux et celles qui œuvraient dans le cadre de l'OSE « parallèle » et du circuit Garel étaient des EIF et connaissaient ainsi leurs homologues de la Sixième. Le dispen-

saire de l'Aide aux mères de Saint-Etienne devenu hospitalier la nuit pour les membres de ces réseaux, était dès lors un lieu de rendez-vous. De graves imprudences ont ainsi été commises, qui sont cependant restées sans conséquences fâcheuses. Bien mieux, Marinette et Juliette firent aussi du dispensaire un centre culturel, où se déroulaient des cours et conférences d'études juives. Le rabbin Samy Klein, aumônier de la jeunesse juive, et nommé en janvier 1944 adjoint du grand-rabbin de France par intérim, était l'un des enseignants de ce dispensaire. Il fut capturé et assassiné par la Milice le 7 juillet 1944. Sa veuve Marguerite et ses deux toutes jeunes fillettes furent alors prises en charge courageusement par Marinette et Juliette, qui leur trouvèrent une cachette sûre.

En plus de leur dispensaire, les deux jeunes femmes géraient un home de vacances dans les Alpes, où elles placèrent de nombreux enfants juifs. Elles veillaient à ce que les éléments de la tradition religieuse juive y soient respectés. À l'occasion de la fête juive de Hanouca en 1943, elles se rendirent auprès des enfants les mains chargées de bougies et de cadeaux.

Ces cas d'espèce choisis au hasard, au sein d'une multitude où l'on rencontre chacun des réseaux juifs de résistance, illustrent un phénomène caractérisant l'ensemble du territoire français. Rappelons que pendant les deux premières années de l'Occupation, les mesures appliquées contre les Juifs ne soulevèrent que peu d'émotion. S'il y a eu ici ou là l'expression d'une réprobation, elle a été d'une insigne faiblesse. Mais un revirement s'est produit avec les rafles massives de l'année 1942. Dans leurs rapports mensuels au ministère de l'inté-

rieur, les préfets ont mis l'accent sur l'indignation de la population devant les atrocités commises sur la personne des Juifs en été 1942. La lettre pastorale de l'archevêque de Toulouse, Mgr Saliège, et celles d'un nombre minuscule de ses collègues de l'épiscopat ont suffi pour donner plus d'envergure et de profondeur à l'information sur la tragédie juive.

Le succès de l'action de la résistance juive en vue de camoufler des milliers d'enfants juifs en fut facilité. Cette prodigieuse entreprise, unique en Europe occupée, aurait tourné au désastre sans la complicité active de milliers de Français non-juifs, au surplus prêts à risquer leur propre sécurité pour participer au sauvetage de Juifs. Ceux, trop rares, que l'on a réussi à localiser sont aujourd'hui porteurs du titre incomparable de Juste parmi les Nations. ●